# L'utilisation des animaux dans la médecine populaire et la médecine ancienne

par le Dr Léon DEKEYSER

Dans les classes éclairées, on sait parfaitement que notre thérapeutique moderne repose surtout sur l'emploi d'extraits de plantes et de produits chimiques tirés soit de celles-ci, soit du règne minéral. Mais on ignore à peu près tout des médications tirées du règne animal. Et surtout on ne connaît la médecine populaire que sous l'aspect de l'utilisation des « simples », c'est-à-dire des plantes employées telles quelles en infusion ou en macération, sans que l'on sache très bien ce que sont les « simples ». C'est du reste sur l'ignorance du public quant à ces « simples » qu'est due la plus grande part du succès qu'elles obtiennent auprès des esprits crédules. J'avoue quant à moi ne pas très bien comprendre cette dénomination de « simples » donnée aux plantes, car rien n'est plus complexe que leur composition.

Mais ce qui semble ignoré à peu près complètement, c'est l'importance du règne animal en médecine populaire. Et cependant une simple promenade le dimanche matin à la place du Jeu de Balle, à ce pittoresque Vieux-Marché que je parcours toujours avec une curiosité amusée, aurait vite fait de vous édifier. Vous y verriez en effet des médicastres vanter les effets mirifiques contre toutes espèces de maladies, de blattes répugnantes offertes en vente dans des flacons soit vivantes, soit noyées dans un liquide huileux. Et ceci prouve que même dans les villes cette thérapeutique bizarre, parfois dégoûtante, a encore ses prêtres et ses adeptes, ceux-ci plus nombreux que vous ne pourriez le croire.

Or, remarquez bien, cette médecine populaire par les animaux, leurs organes, leurs sécrétions, vous la retrouvez à peu près identique partout dans le peuple, aussi bien dans la classe ouvrière que chez le paysan. A quelques variantes près, vous trouvez les mêmes remèdes étranges en Allemagne, en Russie, en France, en Espagne, en Belgique, etc., et c'est à peine si cette médication spéciale se modifie d'une province à l'autre. Chose curieuse, certaines de ces prescriptions de la médecine populaire se retrouvent dans les pays

exotiques avec les mêmes particularités. Ainsi l'application d'un animal vivant, coupé en deux et encore chaud, sur la région blessée ou malade est courante, non seulement chez nous dans le peuple, mais encore en Chine, en Tunisie, au Sahara, etc. Et nous trouvons cette pratique recommandée dans tous les anciens traités de médecine. Mais s'il en est ainsi, il est évident que cette médecine populaire vient d'une source commune, que l'origine en est identique. Et, en effet, si l'on va au fond des choses, si l'on examine de près tous ces remèdes étranges, et que l'on se reporte aux ouvrages médicaux anciens, on n'en trouvera pas un seul qui n'y soit signalé, recommandé et souvent décrit avec un grand luxe d'explications. Et dès lors la conclusion s'impose. Ces remèdes populaires, qui conservent en somme la faveur d'une partie de la population, ce sont les remèdes de la science d'autrefois, c'est la thérapeutique ancienne qui survit, qui s'est conservée jusqu'à nous comme se conservent et se propagent de siècle en siècle les légendes et les traditions. Le peuple se souvient et ses remèdes nous les retrouvons tous, même les plus extraordinaires dans les doctes ouvrages des médecins et des naturalistes grecs, latins et arabes. Des esprits illustres comme Hippocrate, Galien, Celse, Pline, Avicenne, Guy de Chauliac, Paracelse, Van Helmont, Ambroise Paré et combien d'autres ont préconisé ces remèdes. A leur époque, ils constituaient la médecine scientifique et c'est celle-ci qui, sous le nom de remèdes de bonnes femmes, est arrivée jusqu'à nous. Leur étude a donc un intérêt non seulement de folklore, mais encore un intérêt historique incontestable.

Au surplus, lorsque nous voyons à la lumière de notre conception actuelle de la médecine ce qu'est devenue cette médecine ancienne, ne soyons pas trop orgueilleux à voir le chemin parcouru, et demandons-nous ce que seront devenues demain nos conceptions scientifiques actuelles, ce que nos successeurs en penseront. Au reste, comme je le montrerai tout à l'heure, nous sommes en partie revenus en arrière et nous avons repris, avec l'opothérapie, certaines conceptions thérapeutiques de ces maîtres que nous relisons aujourd'hui avec un air de supériorité un peu méprisante qui est parfaitement impertinente et pas toujours justifiée comme on peut s'en assurer si on veut les lire sans parti-pris.

La plupart de ces remèdes n'ont aucune valeur, c'est entendu, et on se demande dans ces conditions comment ils peuvent conserver leur vogue dans le peuple. C'est là une question de foi, parfois une

question de mode. Et lorsque l'un ou l'autre de ces facteurs intervient, tout raisonnement est inutile. En voulez-vous un exemple. Le dictionnaire anglais de 1745 préconise pour les maux de tête le traitement du célèbre Bonetus. Ce Bonetus était un praticien très réputé de l'époque. Or cet illustre médecin raconte qu'il saigna un malade aux deux bras et le couvrit de sangsues et de ventouses. Mais, dit-il, il mourut malgré ces précautions. Sûr de l'excellence de sa méthode, le célèbre médecin entreprit un second client, mais il mourut. Un troisième, mais il mourut. Un quatrième, un cinquième et toujours de même jusqu'à 11, ce qui n'empêchait point ce brave homme de n'attendre que le douzième pour recommencer. Il avait la foi.

Comment ces médications ont-elles pris naissance? Mais par le hasard, le jeu des coïncidences, l'empirisme, la croyance dans des vertus surnaturelles, surtout lorsqu'il s'agit d'animaux ou répugnants ou considérés comme dangereux, comme la vipère, le crapaud, etc. Par cette croyance aussi du transport des maladies qui fait admettre par le public que l'on peut faire passer à l'animal une maladie de l'homme. Enfin il est certaines pratiques tellement ridicules, tellement grotesques, qu'elles défient toute explication, et on se demande si ceux qui les préconisent ne sont pas fous ou n'ont pas voulu mystifier le public. Au reste, les explications les plus baroques trouvent facilement créance et parfois la plaisanterie dépasse de loin les limites qui lui étaient assignées par leur auteur. Ainsi un de nos médecins de Bruxelles les plus réputés fit autrefois une plaisanterie assez lourde. Puisque, disait-il, la pilocarpine a la propriété d'augmenter la sécrétion sudorale, il est évident que la sueur pour surgir à la peau devra repousser devant elle les poils non encore sortis et par conséquent faire pousser les cheveux. Cette affirmation, comme toute mystification qui se respecte, était énoncée avec le plus grand sérieux. On la répandit, elle passa quelque peu déformée à l'étranger, fut reproduite avec quelques variantes et entourée de variations scientifiques, et il est parfaitement admis actuellement par le public et par les médecins, même chauves, que la pilocarpine fait repousser les cheveux.

Un autre raisonnement aussi saugrenu fut avancé en 1905 par un certain Gautier, chroniqueur pseudoscientifique du *Journal* de Paris, qui avait mis sa plume alerte et élégante au service des charlatans de tout calibre. Le succès auprès du public fut considérable. Vous êtes-vous déjà rendu compte, disait-il, de la force musculaire énorme, colossale développée par les fourmis, constamment en mouvement,

constamment au travail, creusant des nids considérables et profonds, transportant avec facilité des fardeaux plus gros qu'elles, etc. Vous voyez d'ici le thème. Eh bien à quoi est-elle due cette force musculaire inouie de la fourmi? A l'acide formique qu'elle secrète. Par conséquent, si vous voulez être fort comme un Turc ou comme l'hercule Farnèse, prenez de l'acide formique. Ce produit et ses sels possèdent des propriétés mirobolantes. Ce raisonnement absurde fut repris, amplifié, les formiates rendaient l'énergie aux impotents, redonnaient la jeunesse, etc. Le bon public se lança avec frénésie sur tous les sels de l'acide formique, et l'activité des pharmaciens seule l'empêcha de dévaster toutes les fourmillières de France et de Navarre. Il fallut que l'éminent clinicien Huchard, dont on avait imprudemment cité le nom, déclarât publiquement que l'acide formique et ses sels ne possédaient en somme que des propriétés banales, médiocres, communes à beaucoup d'autres corps qui leur sont supérieurs. Le public reprit son sang-froid et la jugeotte qu'il avait complètement perdue.

Dans toute la médecine populaire comme dans la médecine ancienne, on trouve l'application d'un principe simpliste résultant de la similitude qui existe entre certaines parties des plantes ou des animaux avec l'organe à traiter. C'est l'application de l'adage *similia similibus,* c'est-à-dire la médecine analogique dite aussi médecine des signatures. Voyez ce que disait Paracelse en parlant des plantes : « pour en démontrer les vertus, il faut en étudier l'anatomie et la chiromancie, car les feuilles sont leurs mains et les lignes qui s'y remarquent font apprécier les qualités qu'elles possèdent ». Ce que Paracelse disait des plantes pourrait se dire à peu de chose près des animaux. Cette foi dans la médecine analogique est encore assez répandue aujourd'hui dans le peuple. C'est en vertu des principes de celle-ci que le Chinois est arrivé à une application thérapeutique pour le moins singulière : si la partie supérieure du corps est malade, il faut employer les sommités fleuries et les fruits ; si c'est la partie moyenne qui est atteinte, on se servira des feuilles et des tiges ; enfin pour la partie inférieure du corps, les racines sont indiquées. C'est en vertu des mêmes principes que le Chinois traite les maladies des reins par le haricot qui a la même forme que l'organe malade, que la chélidoine, dans notre pays, est souveraine contre la jaunisse, parce que son suc est jaune ; pour la même raison, du reste, on peut la remplacer par le safran ou le jus de carotte. Dans le Poitou et dans les Landes, il suffit pour guérir la jaunisse de creuser une grosse

carotte dans laquelle on urinera pendant neuf jours. Ceci, c'est de la médecine à distance, mais il n'en est pas toujours ainsi, et je vous prie de m'excuser si au cours de cette causerie, je dois mentionner des remèdes particulièrement répugnants. Il en est du reste que je devrai passer sous silence, car ils n'ont avec les convenances que des rapports fort éloignés.

Ce que je viens de dire des plantes, dont je pourrais multiplier les exemples, s'applique aussi aux animaux. Ainsi les affections des yeux sont traitées en Chine par des macérations de lucioles ou de chouettes, ou bien encore des yeux de moustiques pris dans des excréments de chauve-souris employés soit en lotions, soit pris à l'intérieur avec une préparation de foie de porc. J'ai trouvé dans un gros livre de médecine datant de 1671 et dont le titre est particulièrement alléchant, — jugez-en : *Cours de médecine en françois contenant le miroir de beauté et de santé corporelle,* — j'ai trouvé, dis-je, dans ce bouquin respectable une recette merveilleuse contre les vers, c'est de la poudre de vers de terre dans l'hydromel. Mais aujourd'hui encore, on débarrasse de cette façon dans le peuple les enfants qui hébergent ces hôtes incommodes. En effet, on leur donne des vers de terre cuits sur une pelle rougie au feu, ou, ce qui vaut mieux encore, le premier ver expulsé donné cru entre deux tranches de pain. Voilà certes le summum de la thérapeutique par les semblables. L'administration du foie de porc, de bouc ou de loup, de la bile de bœuf ou d'ours dans les maladies du foie est commune dans la médecine ancienne, en Chine et dans la médecine populaire en Europe.

Mais les Chinois ont perfectionné le procédé. Pour eux le courage réside dans le foie. Or tout le monde sait que le Céleste ne brille pas précisément par cette qualité. Il s'en rend compte du reste et fait tout son possible pour y remédier. D'après ses idées, il y a donc des chances pour que la consommation du foie lui donne précisément ce qu'il recherche tant et qui lui manque. Seulement, tous les foies ne sont pas bons. Il en est de qualité médiocre, il en est de tout premier ordre, et ces derniers sont le foie humain, surtout celui de son ennemi. Et voilà comment aujourd'hui on peut voir en Chine subsister des vestiges de cannibalisme utilitaire. Il arrive que le bourreau, après avoir exécuté les condamnés, arrache le foie de ses victimes pour le vendre aussitôt au détail ou à prix d'or à un pharmacien qui fait du reste une très brillante affaire.

Autrefois, chaque année, le roi de Cambodge exigeait une jarre de fiel humain. La nuit, des hommes à sa solde attaquaient les gens

qui s'aventuraient dehors et avec un petit couteau leur extirpaient la vésicule biliaire. Seulement le Chinois résident au Cambodge, né malin, était parvenu à faire croire que le fiel de Chinois ne valait rien du tout et un jour que le fiel de jarre s'était corrompu, il parvint à faire admettre que l'accident provenait du fait qu'au fiel de jarre s'était mêlé un peu de fiel de Chinois. On les laissa dès lors bien tranquilles.

Voici pour les maladies du foie une recette très recommandée, mais que vous aurez peut-être un peu de peine à vous procurer : prenez le fiel d'un homme récemment abattu, joignez-y du sulfure de mercure, du trisulfure d'arsenic et de la gomme. Pulvérisez et apprêtez en pilules. Appliquez-les sur le côté droit du ventre d'un homme ou sur le côté gauche du ventre d'une femme ; la guérison ne se fera pas attendre.

Pour les palpitations, voici une recette tirée de la médecine analogique. Elle était merveilleuse au XVII^e siècle et peut-être l'est-elle encore aujourd'hui. Prendre deux cœurs de pourceaux, trois cœurs de cerfs, girofles, semences de basilic de chacun ½ once, macis 3 drachmes, fleurs de bourrache et de buglosse, fleurs d'anthos. Le tout trempé dans la malvoisie pendant une nuit, puis distillé. A boire 2 onces trois fois par semaine.

Il va sans dire que pour les maladies de la poitrine, le poumon de renard est tout indiqué. Mais il faut des poumons de renard frais, tirés de l'animal récemment tué. On les lavera, on les coupera en tranches que l'on fera sécher au four par une douce chaleur, puis on les enveloppera d'hysoppe ou de marrhube pour les garder.

De même le gésier de poule est très efficace contre les maladies de l'estomac. Comme la cervelle pour les maux de tête. On peut employer aussi dans ce cas la moelle de cerf, mais, comme le disent les Chinois, il est indispensable que le cerf ait été pris au piège et non chassé, car la fatigue enlève à la substance nerveuse toutes ses vertus thérapeutiques.

Contre l'épilepsie, les remèdes sont plus délicats et nombreux. Ils sont basés pour la plupart sur le même principe, la médecine des signatures. Le crâne était très recommandé. Voici par exemple une recette tirée du traité de l'Anatomie de M. du Verné, médecin ordinaire du Roi et daté de 1698. Après avoir donné des indications de régime, entre autres la défense de manger jamais de la cervelle d'aucun animal, notre confrère ajoute que le malade prendra la poudre suivante que l'on fera ainsi : « Il faut pour un homme prendre

du crâne d'home et pour une feme du crâne d'une feme, il faut en prendre dans le derrière de la teste ; car il n'y a que cela de bon de la grandeur de la calotte d'un prestre, le faire carciner, puis le bien pourvériser, ensuitte le passer par un tamis, après quoy il en faut faire quatre paquets chacun de la grandeur d'un dé à coudre... sela fait il faut le faire prendre au malade le matin en cette manière, il faut qu'il soit à jeun, on doit lui donner les deux premières prises dans du vin avec moitié d'eau, le tout bien remué les deux derniers jours de la lune vieille ; les deux autres qu'on mettra dans du bouillon, on les lui donnera les deux premiers jours de la lune nouvelle... » L'auteur ajoute : « On fera bien de cacher la composition de la poudre... » Je le crois volontiers.

Un détail encore : le médecin déclare que « si l'on a trouvé du crâne de ceuts quy sont morts de mort viollente comme pendu, etc., i' en serait meilleur, mais à son deffaud l'on en prend du cimetière ».

La recette de M^me^ Fouquet de la même époque précise qu'il faut une once de crâne d'un homme qui ait été étranglé et qu'il soit calciné au feu. Elle y ajoute du guy de chêne, — encore employé de nos jours dans les accès convulsifs en médecine populaire, — du cinabre artificiel et de l'ongle d'élan.

L'ongle d'élan est très important. Dans un ouvrage intitulé : *Dictionnaire botanique et pharmaceutique* et qui date de 1829, car croyez bien que toute cette médecine étrange n'est pas si loin de nous, je copie textuellement ce paragraphe invraisemblable à l'article « élan » :

« ...Il est sujet à tomber dans l'épilepsie ; et l'on dit que quand il est dans l'accès, il s'en délivre en fourrant l'ongle de son pied gauche dans son oreille ; c'est pourquoi l'on estime en médecine le pied gauche de derrière du mâle beaucoup plus que le droit. On se sert de son ongle appelé en latin *ungula alces*. Il faut le choisir pesant, compact, uni, luisant, noir ; on l'emploie dans les remèdes antiépileptiques, qu'on prend intérieurement, on en pend un petit morceau au cou et l'on en fait porter des bagues aux doigts annulaires pour préserver du même mal. Henvincius, au traité de médicaments pour l'épilepsie, dit qu'il a fait revenir plusieurs malades tombés du mal caduc pour leur avoir gratté le dedans de l'oreille avec un morceau de pied d'élan. »

Vous voyez qu'il s'agit là d'un remède bien précieux. J'avoue cependant en toute sincérité préférer l'administration des bromures. Toutefois, je ne pense pas que nous soyons beaucoup plus heureux

en 1919 avec nos bromures qu'en 1829 avec un morceau de pied d'élan introduit et agité dans l'oreille du malade.

Je pourrais multiplier les exemples de médecine analogique, et vous en trouverez du reste encore quelques applications dans la suite.

Mais à côté de cette médecine des signatures, il en est une autre tout à fait incohérente, extravagante et dont il serait bien difficile d'expliquer l'origine.

Continuons l'exemple de l'épilepsie. Voici quelques remèdes populaires. Posez sous les pieds du malade un cataplasme de limaces rouges. J'espère, pour sa stabilité, qu'on les lui applique couché. Ou bien mettez-lui un canard blanc sous chaque bras et faites-le courir en rond plusieurs fois par jour. Pauvre canard! Maintenant, si vous voulez que la crise une fois passée ne revienne plus, faites prendre au patient, dans un verre de vin, 3 gouttes de sang prises sous la queue d'un chat noir. Car remarquez bien qu'il faut que le chat soit noir.

Dans certaines régions on donne comme remède un lézard éventré avec un roseau, puis séché et rôti. Or, cette recette est déjà recommandée par Pline, et il n'est pas douteux qu'elle se soit transmise par tradition.

Au XVIII^e siècle on se sert pour le même mal d'un remède très particulier : la fiente de caille en poudre! Parfaitement. Du reste, les recettes scatologiques, répugnantes fourmillent dans la médecine ancienne et ne sont pas exceptionnelles dans la médecine populaire. Au risque de blesser vos oreilles délicates, il faut bien cependant que je vous en dise quelques mots pour vous montrer jusqu'à quel point la thérapeutique empirique s'emparaît de tout ce qu'elle trouvait sous la main... si je puis ainsi dire.

L'urine, par exemple, eh bien! on lui attribue un tas de propriétés. Ainsi, elle est très efficace dans l'obstruction du foie, de la rate, dans la goutte, l'hydropisie. Quelques onces guérissent la morsure de la vipère, et appliquée extérieurement elle guérit les plaies et les ulcères et nettoie le cuir chevelu, etc.

C'est presque un remède universel. Ecoutez M^me de Sévigné en parler : « Pour mes vapeurs, je pris huit gouttes d'essence d'urine et, contre son ordinaire, elle m'empêcha de dormir ; mais j'ai été bien aise de reprendre de l'estime pour elle, je n'en ai pas eu besoin

depuis. En vérité, je serais ingrate si je me plaignais! » Dans une autre lettre, la marquise y revient.

Qu'est-ce que cette essence ou esprit d'urine? C'est une préparation d'urine distillée après fermentation, et, disaient les écrits des anciens, on peut à juste titre l'appeler catholicon à cause des merveilleuses vertus dont il est doué. Je vous fais grâce des détails de la préparation, mais qu'il me suffise de vous dire qu'il faut qu'elle provienne d'un jeune homme bien portant âgé de 12 ans environ, et si c'est possible, qui ait bu du vin pendant quelques mois. J'ajoute du reste que si l'on conseillait aux pauvres d'user du médicament malpropre qu'ils avaient toujours à leur disposition, pour les riches on y mêlait toutes espèces de drogues.

Mais ne croyez pas que ce remède, encore prescrit actuellement en Chine comme fortifiant, soit abandonné chez nous. Pas du tout. En Flandre et dans le Brabant, beaucoup de mères, chaque matin, frottent la figure des petits enfants avec un linge imbibé d'urine afin de fortifier la peau et de la rendre douce et blanche. A la campagne, c'est un remède vulgaire contre l'eczéma et la croûte de lait, et on l'utilise aussi contre les engelures, les gerçures et les maladies des yeux.

Mais ce qui dépasse les limites du nauséabond, c'est l'utilisation des excréments, non seulement des animaux, mais de l'homme lui-même. Sous le prétexte qu'il contient du soufre, on l'appela le soufre occidental. Peut-être aussi est-ce simplement par respect humain, n'osant vraiment pas appeler un tel médicament par son nom. On le dénommait aussi oletum, charbon humain, civette occidentale. Même lorsque, mélangé au miel, on l'appliquait sur les phlegmons, les anthrax, les abcès, surtout à la gorge, les médecins lui donnaient le joli nom d'emplastrum aureum, probablement pour la même raison. Admirez les vertus de ce remède d'après l'ouvrage que je vous citais à propos de l'élan. Le soufre occidental a des propriétés digestives, amolissantes, maturatives, résolutives. On s'en sert pour mûrir les charbons pestilentiels, les clous. Quelquefois on l'ordonne intérieurement dans l'esquinancie, brûlée et ajoutée à quelque potion. La prise est de 2 drachmes. Cette fiente est un bon remède pour les morsures des animaux venimeux ou enragés, etc. Dans l'ouvrage de Pierre de la Poterie d'Angers et dans la *Suite de la Matière médicale* de Geoffroy, on trouve des recettes d'une huile stercorale qui fait penser à celle que les Chinois utilisent encore

aujourd'hui et qu'ils appellent « kinthiap ». C'est le liquide clair, ammoniacal qui surnage dans un tube creux en bambou hermétiquement fermé, rempli des résidus de la digestion et que l'on a enterré pendant trois ans. C'est le remède employé contre la folie.

Ne croyez pas pourtant que ces remèdes malpropres soient délaissés complètement par le peuple. Le *Journal de Médecine et de Chirurgie pratiques,* en octobre 1899, rapportait l'histoire d'un malade atteint d'un ulcère de la jambe et qui s'entêtait à y appliquer le cataplasme de ce que vous savez. Le plus joli, c'est qu'il guérit. Plus d'une fois, dans nos campagnes, j'ai vu des paysans remplir de bouse de vache leurs plaies et leurs abcès. Dans la province de Namur, on utilise encore l'album graecum comme on appelle la fente blanche du chien nourri d'os. On la fait sécher, on la réduit en poudre et son infusion dans du genièvre est merveilleuse dans les hémorragies. Au reste, les déjections de la plupart des animaux y passent: chien, chat, âne, chèvre, mouton, cheval, poule, bœuf, oie, loup, mulet, paon, pigeon, porc, perdrix, tous donnent leur contribution à cette thérapeutique nauséeuse. La fiente de pigeon est même remarquable contre le hâle et les taches de rousseur. A remarquer que la liste ne comprend pour ainsi dire que des animaux domestiques, pour la raison bien simple que ce sont les seuls que nous ayons toujours sous la main pour la production constante de ces médications que la pharmacopée officielle ignore.

Pour terminer avec cette partie malpropre de mon sujet, voici une recette cochinchinoise dont veuillez admirer la précision des détails: la veille du neuvième jour du neuvième mois lunaire, on enferme ensemble un cochon, un chien et un chat. Pendant dix jours, on ne leur donne pas d'autre nourriture que du riz. On recueille ensuite les excréments du dernier et on les conserve jusqu'au huitième jour du douzième mois lunaire, en ayant soin de tenir toujours les animaux enfermés. Au jour dit, avant le lever du soleil, on fait cuire toutes les matières recueillies, puis le résultat de la cuisson est mis en bouteille. Le médicament se donne à la dose de 4 grammes par jour dans de la mélasse et de l'eau. C'est un excellent remède dans la variole.

Quels sont les animaux que l'on utilisait en médecine ancienne et qu'on emploie encore en médecine exotique et populaire. Naturellement ceux que l'on a sous la main, l'homme et les animaux domestiques; ensuite les animaux rares, difficiles à se procurer, comme

les ossements du tigre, la dent de l'hippopotame, l'écaille du pangolin, etc.; enfin, les animaux bizarres, répugnants ou considérés comme venimeux, c'est-à-dire les animaux qui frappent l'imagination. A ceux-là, il faut ajouter certaines bêtes qui jouissent de propriétés réelles comme la cantharide et la sangsue.

L'homme ne fournit pas moins de trente-sept médicaments, et si l'on trouve malpropre l'habiture qu'ont les gens du peuple de la province de Canton de se rendre à la plaine des supplices pour recueillir le sang des victimes du bourreau, sang qu'ils font cuire et qu'ils mangent ensuite comme fortifiant, j'avoue ne pas aimer beaucoup la pratique de sucer le sang qui s'écoule d'une plaie et qui est si fréquente dans le peuple. Au reste, le spectacle auquel on assiste encore de nos jours dans certaines villes, où des malades anémiques se pressent aux abattoirs pour y aller boire de grands verres de sang encore chaud n'est pas plus édifiant.

L'emploi de la salive, si répandu dans le traitement extemporané des plaies et des affections oculaires n'est évidemment pas plus recommandable.

J'ai parlé plus haut de l'emploi du crâne et du fiel humains. On a utilisé aussi la graisse humaine, le cérumen et, chose à peine croyable, la « mumie », qui n'est autre que des morceaux de momie dont les Arabes se servent encore actuellement et qu'ils vendaient aux Européens. On considérait la momie noire comme supérieure à la momie blanche. Elle était surtout employée dans les contusions, les hémorragies, la dysenterie et la phtisie.

Un remède que je recommande vivement à certains messieurs qui n'ont rien d'absalonesque, c'est le cheveu humain. On en distille une eau dont on oint la tête avec du miel pour faire croître les cheveux. Si cela peut intéresser quelques personnes qui se désespèrent de l'ingratitude des cheveux qui les abandonnent malgré tous les soins dont ils les entourent, voici encore une excellente recette: prenez chair de limaçons, mouches, guêpes, mouches à miel, sangsues, sel brûlé, — vous voyez, c'est très simple, — « enfermez-les dans un vaisseau pertuisé de terre vitré et dessous iceluy on en mettra un autre pour en recevoir l'humidité qui en découlera; amassé icelle humidité et frottez la partie ». On peut du reste obtenir un résultat à peu près aussi bon avec des têtes de souris calcinées et mélangées au miel.

Les animaux domestiques forment naturellement une mine inépuisable de remèdes: les poumons et le fiel de l'agneau, l'ongle et

la corne des solipèdes, la rate et le fiel du bœuf, la vessie du bélier, la tête des chats et des chiens réduite en poudre, les callosités du cheval, la graisse d'oie, le cœur et le gésier du pigeon, etc. J'y ajouterai le cœur, le foie, l'intestin et la graisse de loup, la poudre de hérisson, le foie et la poudre de pattes de la perdrix, les pattes de la taupe, et combien d'autres! Dans la paralysie, par exemple, on obtiendra les meilleurs résultats en faisant bouillir dans une quantité suffisante d'eau, des renards et des chats jusqu'à dissolution des os, pour en faire un bain.

Malheureusement, cette médecine populaire n'est pas exempte d'une certaine cruauté, et nous savons que l'un des remèdes les plus employés dans le peuple contre les méningites consiste dans un pigeon coupé vif par le milieu et appliqué chaud sur la tête. Aux Halles centrales, à Paris, il se fait un véritable commerce de pigeons destinés à cet usage. Et l'on voit ainsi que ces coutumes qui nous sont venues des anciens sont encore très vivaces même dans la population des villes. En Arabie, on se sert également des chairs pantelantes du pigeon, mais c'est contre la morsure du scorpion. On a utilisé de la même façon le rat afin d'enlever du corps les épines, les échardes ou le venin, des coqs, des poules, des petits chiens. Pour entretenir le teint, — cela intéresse les dames, — et pour faire disparaître la couperose, on conseillait d'épandre sur le visage du sang tout chaud de poulet, de pigeon ou de chapon et d'y laisser ce sang caillé toute la nuit.

Mais on emploie aussi les animaux vivants. Ainsi dans la mélancolie, rien n'est plus utile en cas de crise que de mettre sous les pieds du malade pendant treize heures deux tanches vivantes. Il est évident que le frétillement des poissons sous la plante des pieds a toute chance de faire rire le malade.

Une application pour le moins originale de l'animal vivant et que je recommande aux expérimentateurs, c'est l'emploi de la poule pour enlever l'infection d'une plaie, surtout lorsque celle-ci provient d'un chien enragé. Voici, c'est très simple. Vous prenez une poule de préférence, mais un coq ou un coq d'Inde peut faire également l'affaire. Vous lui plumez soigneusement la partie postérieure, ce qu'en termes de basse-cour on appelle croupion et en langage de cuisine bonnet d'évêque, et vous appliquez cette ventouse perfectionnée sur la plaie, ayant bien soin de fermer le bec de l'oiseau, tout en lui permettant de temps à autre un peu d'air. Le venin sera

aspiré. L'auteur dont je tire le renseignement ne nous dit pas si la poule devient victime de son dévouement bien involontaire.

Car on se sert bien souvent des animaux pour leur communiquer la maladie dont ils nous débarrassent ainsi. Tout le monde doit savoir que si vous appliquez une tanche sur la région du foie d'un malade atteint de jaunisse, et si vous l'y laissez toute la nuit, le malade sera radicalement guéri, mais vous trouverez le poisson enflé du côté où il a été appliqué et jaune, ce qui prouve bien qu'il a attiré à lui la maladie.

Le chien reste toujours un animal touchant pour son abnégation, son dévouement désintéressé qui va jusqu'à lui faire prendre le mal dont souffre son maître. On cite le cas d'une servante qui, atteinte d'épilepsie, coucha quelques nuits avec son chien. Elle fut guérie, mais le chien devint épileptique. Une autre qui souffrait de névralgies dentaires s'appliqua sur la joue son petit chien, — je ne sais pas, par exemple, comment elle le fit tenir, — elle fut guérie, et le petit chien se mit à courir et à aboyer avec toutes ses dents malades. Pauvre bête! En 1895, vous voyez donc que cet emploi thérapeutique de l'animal vivant ne s'est pas perdu, la science française rapporte l'histoire d'un clerc d'avoué qui souffrait de rhumatisme. Lorsque les crises le prenaient, il faisait coucher son griffon avec lui, ce qui calmait les douleurs au détriment du chien, sans aucun doute, car celui-ci d'ordinaire très gentil et caressant donnait alors des signes de malaise et cherchait à s'échapper. Un jour que les crises étaient devenues particulièrement violentes, ce malade — notez bien qu'il ne s'agissait pas d'un simple, d'un illettré, — garda son chien avec lui toute la nuit, le serrant avec force contre le siège du mal. Le lendemain, les douleurs avaient disparu, mais le chien était devenu malade, il poussait des gémissements plaintifs et deux jours après il expirait dans des convulsions.

Il y a quelques années, vivait dans le Languedoc un paysan auquel on avait donné le nom de « crébo-tché » (crève-chien), parce que, rhumatisant chronique, il faisait une consommation effrayante de pauvres toutous.

On a demandé au chat les mêmes services. Seulement voilà, c'est beaucoup plus difficile, à cause des griffes.

On ne se sert pas seulement des animaux vivants pour guérir, mais même pour s'assurer de la gravité d'une maladie. Dans le gouvernement de Kostroma, en Russie, lorsqu'une personne est gravement malade, on l'enduit de miel; si les mouches viennent se poser

sur le miel, elle guérira. Pour faire le pronostic de la fièvre typhoïde, promenez sur le ventre du malade des loches vivantes; si elles meurent, le malade est perdu.

Passons aux animaux étranges ou réputés venimeux. Je citerai pour mémoire l'hippocampe qui avait la réputation autrefois de guérir la rage et de faire repousser les cheveux. Aujourd'hui encore, il est utilisé chez les Espagnols d'Afrique contre les maux de tête, il suffit d'appliquer l'animal sur le front.

Mais la palme de la thérapeutique revient sans aucun doute à la vipère et surtout au crapaud, qui laisse bien loin derrière lui la grenouille plus modeste. La vipère constituait l'un des médicaments principaux de la célèbre thériaque, panacée universelle qui en comptait 70 et qui aurait été inventée par le roi Mithridate, pour d'autres, par Andromaque, médecin de Néron. La thériaque constituait entre autres un remède contre les venins et les poisons, parce qu'on partait de l'idée que les serpents possédaient un antidote contre leur propre poison, ce qui du reste n'est pas si éloigné de la vérité. Les vipères devaient être prises au commencement de l'été, lorsqu'il ne fait pas trop chaud; il les fallait longues, pesantes, à l'œil vif, nourries de miel et de rosée ou de fenouil vert; on leur coupe la tête et la queue, on les vide, on les cuit, puis on en pile la chair avec de la mie de pain de froment et on en fait des trochisques bien secs. On peut aussi préparer de l'essence de vipères en faisant fermenter du miel avec de la poudre de vipères, c'est-à-dire de la chair bien desséchée.

Quant à l'efficacité, n'en doutez pas. Ainsi le duc de Chartres, âgé de 4 ans, avait perdu la parole, le pouls et la respiration; il fut déclaré mort. On lui fit couler dans l'estomac une dose d'essence de vipères. Aussitôt le petit malade ouvre les yeux, respire, pleure, parle, il est sauvé.

Le cardinal de Caraffa tombe en apoplexie à Rome. L'essence de vipères lui rendit aussitôt le jugement et la parole.

L'élégante marquise de Sévigné raffolait du bouillon de vipères.

Le remède était à ce point répandu que Paris faillit en manquer malgré les milliers de vipères qui y étaient envoyées, et il figurait encore dans la pharmacopée en 1831.

On l'emploie encore aujourd'hui dans certaines régions, et l'on place sur les bourrelets de l'érysipèle la tête du serpent entourée de mousseline. Dans le pays de Nantes, les vipères dépouillées de leur peau sont mises à macérer dans du vinaigre très fort, puis suspendues

à une poutre, séchées et pulvérisées. Les paysans mangent de cette poudre sur du pain beurré. Chaque vipère ainsi préparée se vend 1 franc ou 1 fr. 50.

Quant au crapaud, on le trouve dans la médecine ancienne à toutes les époques, dans la médecine exotique et dans la médecine populaire. Il jouit d'une renommée universelle.

En Chine, les pilules de bave de crapaud sont très estimées contre les rhumatismes et certaines maladies des enfants, et en pommade contre les ulcères. Ne faisons pas trop les dégoûtés, car la médecine dite homœopathique ne dédaigne pas ce remède, et nous avons du reste la pâte d'escargot. Un remède très apprécié des célestes pour la variole, c'est l'emplâtre des cinq crapauds. On le fabrique avec cinq crapauds desséchés et pulvérisés, une pincée de cheveux et 60 grammes de racine de trichosanthe ; on lie le tout avec de l'huile de sésame.

Voici un préservatif de la peste qui date de 1652 et qui ne manque pas d'une certaine saveur : « il faut prendre un gros crapaud, le plus gros est le meilleur, et l'attacher par les pieds de derrière avec un fil et le pendre devant un petit feu, mettant sous sa bouche une écuelle ointe de cire et le tenir pendu jusqu'à ce qu'il soit mort. Avant de mourir, il vomit des petits vers et mouches vertes et de terre ; et il faut recevoir cela et incorporer avec cela de la cire fondue ; et le corps du crapaud, il faut le faire sécher au four, à petit feu, en telle façon qu'il puisse se mettre en poudre, laquelle il faut conjoindre avec ce que le susdit crapaud a vomi ; et on fait du tout avec de la cire jaune de petites pastilles qui, portées sur le cœur, préservent assurément de la peste et la guérissent. »

On sait, n'est-ce pas, que la poudre de crapaud est merveilleuse contre l'hydropisie et que lui-même arrête immédiatement les saignements du nez si, vivant, on l'applique tout de suite derrière les oreilles, si on le tient serré dans la main jusqu'à ce qu'il s'échauffe ou encore si on le met sous l'aisselle. Seulement, voilà, il faut l'avoir sous la main, et si l'hémorragie nasale s'est déclarée subitement dans votre salon ou chez un ami, vous pourriez avoir quelque difficulté à trouver le remède en temps voulu.

Quittons les vertébrés. Les limaces et les escargots ont toujours été et sont encore très appréciés dans les maladies de poitrine. Même leur coquille réduite en poudre dissout les calculs et l'opercule est excellent dans la gravelle. Des limaçons gris bien séchés et réduits en

poudre constituent un bon traitement des taies de la cornée, et des escargots introduits dans l'oreille font disparaître les vertiges. Charles-Quint utilisait une méthode moins compliquée, il se mettait simplement au sommet de la tête de la poudre de vers de terre et ses vertiges disparaissaient incontinent.

Les cloportes, les myriapodes, les vers de terre ont joui et jouissent encore d'une certaine faveur. Je vous ai déjà parlé de ces derniers. Mais voici une bonne façon de faire de l'huile de vers: prendre une demi-livre de vers de terre, lesquels laquerez bien avec eau premièrement, puis avec vin blanc, et après les avoir bien lavés, les mettrez dans un vaisseau de terre vernissée, les couvrant d'autre vin blanc et les faisant tremper douze heures au coin de la cheminée afin qu'ils rendent leur limon dont ils se nourrissent; après, vous jetterez le dit vin blanc et mettrez les dits vers infuser sept à huit jours au coin de la cheminée ou au soleil avec une livre d'huile d'olives et 3 ou 4 onces de bon vin chaud, puis les ferez bouillir doucement dans le vaisseau double jusqu'à ce que le vin soit presque tout consommé. Coulez l'infusion et exprimez-le par un linge avec les mains sans la mettre à la presse et vous aurez l'huile que vous garderez dans un pot bien propre.

On peut aussi plus simplement, comme on le fait aujourd'hui, les laver dans de l'eau et dans du vin et les attacher par un bout à une ficelle pour les faire sécher au soleil. C'est un bon remède contre l'apoplexie, les convulsions et la jaunisse. Au Japon, le muguet se traite par la poudre de vers de terre. Dans nos campagnes, les cataplasmes de vers de terre sont encore recommandés contre le croup.

En Chine, on fait manger des myriapodes grillés et pulvérisés aux malades affligés de maux de tête, mais il faut avoir bien soin d'enlever la tête et les pattes de l'animal.

Contre l'asthme on se servait avec succès, paraît-il, mais je ne garantis rien, d'une infusion pendant vingt-quatre heures dans du vin de 40 à 50 cloportes et mille-pieds.

Les cloportes ont des vertus apéritives et digestives. Qui le croirait? Contre le cancer on recommande d'en avaler chaque jour 4 à 12 tout entiers nouvellement tués. En 1880, on trouve encore dans un traité de pharmacie le bouillon de cloportes, et un médecin de Paris signalait, il y a quelques années, qu'une de ses clientes disait se trouver très bien en cas d'angine de l'application de cloportes enfermés dans un linge très fin et qu'elle allait tout de suite récolter dans sa cave.

L'araignée ne devait pas manquer de séduire les imaginations promptes à attribuer des mérites extraordinaires à tout ce qui est répugnant et venimeux. On les emploie écrasées en Chine contre les morsures de mille-pattes, et c'était un remède très apprécié autrefois contre les fièvres intermittentes : on écrasait sur le pouls du bras gauche du malade quatre petites araignées avec leur toile, au commencement de l'accès ; on les y laissait neuf jours, puis on en remettait d'autres qu'on laissait le même laps de temps, et ainsi jusque trois fois. Cette technique, si je puis ainsi dire, s'est maintenue et actuellement, dans les campagnes, les paysans arrêtent le cours de la fièvre en écrasant sur le poignet une grosse araignée.

Quant à la toile, elle est universellement employée dans le peuple pour arrêter les hémorragies.

Passons à d'autres animaux, aux insectes. La cendre de blattes est excellente dans les paralysies vésicales et en Chine contre les ophtalmies. Si vous avez le courage d'en boire une décoction, vous êtes assuré de guérir de l'hydropisie, si jamais vous en êtes atteint.

Le hanneton, qui est très apéritif, est, comme le grillon, remarquable dans la gravelle, mais il faut enlever à ce dernier la tête, les les ailes et les pattes. Je n'en saisis pas très bien la raison.

Quant aux scarabées, aux bousiers que l'on appelait autrefois escarbots ou d'un autre nom encore tiré de leur habitat et par trop imagé que pour en blesser vos oreilles délicates, ils sont excellents, confits dans l'huile, contre la surdité, mais, comme pour le grillon, il faut leur enlever la tête, les ailes et les pattes.

La jolie bête à bon Dieu jouit de propriétés tout à fait étonnantes. Car il suffit de serrer une dent douloureuse entre deux doigts ayant écrasé ce ravissant petit insecte pour qu'aussitôt toute douleur cesse.

Les dépouilles de cigales sont en vente dans toutes les pharmacies chinoises, mais je ne crois pas que cet insecte soit employé chez nous en médecine populaire.

La cantharide est connue de toute antiquité pour les propriétés dangereuses que nous lui reconnaissons. Voici un moyen chinois assez curieux d'administrer les cantharides : on perce un œuf à l'une de ses extrémités, on retire le blanc, on introduit à la place sept cantharides, on fait cuire l'œuf, on rejette les cantharides et on mange le jaune.

Les parasites humains, poux, puces, punaises, sont fort peu employés. En Chine, — et ceci est étonnant pour un pays dont la pharmacopée animale est extrêmement riche, — on ne les emploie

pas du tout. Peut-être sont-ils tabous. Le Chinois a du reste une façon originale de s'en débarrasser, il les croque. La chevelure forme, au surplus, un terrain de chasse réservé, et, lorsqu'une femme peigne la chevelure d'une amie, tout animal rencontré est offert à celle-ci qui le grignote aussitôt. Vous voyez que ce sont là mœurs tout à fait patriarcales alliées à un sentiment très vif de la propriété. Pour les Arabes, le pou et la puce sont aussi tabous. Et ceci explique le danger des pèlerinages de la Mecque. Arrivés à deux journées de la ville sainte, les musulmans entrent dans le cercle mystique El Hiram, où il est défendu de tuer les animaux, sauf les corbeaux, les rats, les scorpions et les chiens enragés. Quant aux bêtes qui vivent sur l'homme, elles sont sacrées. Le pou, il faut le respecter. Pour la puce, le croyant peut la saisir et la déposer délicatement à terre, il ne peut la tuer. Cette différence de traitement s'explique parce que le musulman croit que la puce peut vivre dans le sable. Je crois qu'elle va plutôt vivre chez le voisin. Nous sommes moins respectueux, et, dans le dictionnaire que j'ai déjà cité et qui date, notez-le bien, de 1829, je lis que les poux sont apéritifs et fébrifuges. Ainsi cinq ou six, un peu plus, un peu moins suivant grosseur, sont souverains au commencement de la fièvre quarte. Cette même vertu est attribuée aussi aux punaises, mais il en faut prendre au moins sept ou huit. Dans les campagnes de France, on les considère encore aujourd'hui comme diurétiques et calmantes.

Tous ces animaux peuvent du reste se mélanger, et voici, à titre d'exemple, la recette d'une poudre pour la gravelle et les calculs du rein : yeux d'écrevisses, os pierreux des têtes de perche et de merlan, cloportes secs, sang de bouc préparé (il faut qu'il provienne d'un jeune bouc nourri sur les montagnes), semence de grémil, de chacun une once. Je vous fais grâce de la préparation qui manque de simplicité.

Dans certaines prescriptions de la médecine populaire comme de la médecine ancienne et exotique, il est difficile de ne pas y voir un véritable esprit de vengeance peut-être combiné à la croyance dans la présence d'un antidote chez l'animal employé et cause du mal qu'il convient de guérir.

Ainsi, pour les piqûres de scorpions, le meilleur remède c'est d'écraser l'animal lui-même dans du vin et de l'absorber ainsi. Ou bien encore de le mettre sur la braise et d'en diriger la fumée vers la partie malade sur laquelle on appliquera les cendres de l'animal.

On peut aussi écraser le scorpion et l'appliquer sur la blessure. Inutile de dire que c'est le scorpion coupable qui doit être employé, et ce n'est qu'à défaut de celui-ci que l'on peut en utiliser un autre.

Mais le comble du raffinement dans la vengeance, c'est dans la cure de la rage. Ecoutez tous ces remèdes tirés du chien. Appliquez sur la plaie la cendre d'une tête de chien, ou bien prenez-la à l'intérieur en potion ; ou encore coudre du poil de la queue d'un chien enragé dans la plaie. Mais rien n'est meilleur pour la victime que d'avaler crus le foie et le cœur du chien qui l'a mordu. Q'en dites-vous? Mais il y a mieux, la progéniture du coupable doit aussi être frappée: il faut noyer un petit chien mâle ou femelle, selon le sexe du chien qui aura fait le coup, et en faire manger le foie cru au blessé.

Pour la morsure de la vipère, on s'inspire du même esprit. Il faut appliquer sur la plaie la tête de la vipère auteur du mal, après l'avoir bien écrasée. Je crois pouvoir vous assurer que l'on peut compter sur l'énergie du mordu pour cette petite opération. On peut aussi piler la tête de l'animal et l'avaler.

J'aurais voulu donner plus d'importance à l'utilisation des insectes, mais en zoologie médicale, ils ne constituent qu'un chapitre un peu réduit, sans doute à cause de la difficulté de se les procurer. Mais je vais compenser cette pauvreté relative en vous rapportant une application extrêmement curieuse, originale et tout à fait imprévue de la fourmi. Il s'agit d'une application chirurgicale : la fourmi-aide-chirurgien. Parfaitement. Au X^e^ siècle, Albucassis, un auteur arabe, rapporte que les médecins se servaient des fourmis pour réunir les lèvres des plaies intestinales. On rapprochait les deux lèvres de la plaie et on les faisait mordre alors par de grosses fourmis. Lorsque celles-ci avaient bien serré les muqueuses, les médecins coupaient l'animal par le milieu du corps. On avait ainsi réalisé une sorte d'agrafe originale qui a été bien perfectionnée depuis. Les Hindous pratiquaient le même procédé, mais se servaient d'un coléoptère, le *scarite gigas* ou *buparius*, remarquable par ses fortes mandibules en cisailles.

Actuellement toute cette médecine qui sent quelquefois un peu la sorcellerie n'a plus évidemment aucune consécration officielle quelconque, bien que l'on trouve encore dans certaines drogueries de la corne d'élan. La cantharide est vraiment le seul insecte qui soit resté inscrit dans la pharmacopée.

Cependant une tentative intéressante a été faite, il y a quelques années, sous le nom d'apithérapie, ce qui, en termes clairs, veut dire traitement par les abeilles. Cette méthode fut imaginée ou plutôt remise en honneur par un médecin de Vienne. Il s'agissait du traitement des maladies rhumatismales par les piqûres d'abeilles. C'était, du reste, un remède employé déjà, bien que rarement, dans les campagnes. On trouva naturellement un tas d'explications scientifiques, on cita de nombreux cas et on compta même patiemment le nombre de piqûres et... il n'y eut pas moins de rhumatisants. Est-ce à dire que ce fut un échec complet de cette thérapeutique? Nullement : les malades ne sentaient plus leurs douleurs rhumatismales, ils ne percevaient plus que celles produites par les piqûres.

Est-ce que toutes ces recettes d'aspect incohérent, ridicule et souvent répugnant, ne méritent que notre mépris? Certainement à peu près toutes n'ont aucune valeur, beaucoup sont dangereuses. Pourtant, même parmi les plus bizarres, on peut quelquefois, par un examen sans parti pris, trouver la raison scientifique des vertus qu'on leur attribue, vertus quelquefois réelles. Ainsi la toile d'araignée, employée comme fébrifuge, contient en réalité un acide possédant des propriétés antipyrrhétiques. L'urine était considérée comme diurétique, et avec raison, car l'urée qu'elle contient en grande quantité est un puissant diurétique. Pourquoi l'*album graecum,* c'est-à-dire la fiente du chien nourri d'os, pouvait-il être utile contre les entérites? Mais, par le phosphate de chaux qu'il contient. Il est évidemment préférable d'administrer de la quinine, de l'urée, du phosphate de chaux que ces produits malpropres, complexes, riches en poisons et en bactéries. Car, comme je viens de le dire, la plupart de ces remèdes sont des plus dangereux.

Cependant on revient à certains d'entre eux, et lorsque je disais tantôt que seule la cantharide figurait encore à la pharmacopée, ce n'était pas tout à fait exact. Nous suivons de nouveau les anciens et les Chinois qui mangeaient et qui mangent encore, dans un but thérapeutique, du foie et d'autres tissus organiques. Nous retournons à la thérapeutique par les extraits d'organes animaux. Et il est assez piquant de voir qu'alors que la médecine scientifique avait complètement oublié l'opothérapie, comme on appelle cette thérapeutique, le peuple lui était resté fidèle, et actuellement nous donnons raison au peuple et nous reprenons en somme la médecine analogique, la médecine des signatures dont j'ai parlé au début.

Car enfin, lorsque nous administrons des extraits d'ovaires pour certaines maladies des femmes, nous faisons de la médecine analogique; lorsque nous donnons de l'extrait de glande thyroïde pour le goitre, nous faisons encore de la médecine analogique; et il en est de même pour les extraits du pancréas ou pancréatine, les extraits de glandes surrénales ou adrénaline, etc.

L'emploi de ces organes était empirique autrefois. Mais, malgré tout l'arsenal de terminologie scientifique dont on décore l'opothérapie actuelle, il faut reconnaître qu'à moins de se payer de mots, son application est basée souvent également sur l'empirisme. Et si nous trouvons des explications pour démontrer l'action de ces médicaments animaux, les anciens et les Chinois, soyez-en convaincus, ne manquent pas non plus d'invoquer d'excellentes raisons. Du reste, ne méprisons pas l'empirisme, n'oublions pas que c'est à lui que nous devons le mercure, l'iode, la quinine, l'opium, l'antimoine, et combien d'extraits de plantes dont l'étude scientifique a démontré et fixé les propriétés précieuses.

Ne soyons donc pas trop sévères pour la médecine des anciens et la médecine populaire. Nous ne savons pas ce que l'avenir réserve à nos sérums, — qui sont aussi une médication animale, — à nos extraits d'organes, à nos méthodes de traitement. Tâchons d'y découvrir ce qu'elle peut avoir d'intéressant, parfois même d'utile, et n'oublions pas que leur étude a une importance historique qui concourt dans une certaine mesure à la connaissance de l'évolution de l'humanité.